

# Un Tour du monde en 80 grands-parents



Marie (1895 / 1981)

&

Ernest (1897 / 1940)



*Par Martine Galtier - Jouvin*

Ma grand-mère s'appelait Marie Azam.

Elle est née le 21 décembre 1895, jour de l'hiver. Mais elle préférait le jour de sa fête à celui de son anniversaire parce qu'il faisait plus chaud le 15 août. Elle était une femme du sud, d'Agde à l'embouchure de l'Hérault. Elle a parlé occitan avant de parler français pour la première fois en arrivant à l'école à six ans.

Elle n'a pas fait de longues études. Elle a très vite accompagné son père, marchand de vaisselle, de marché en marché, avec la voiture à cheval. Elle se souvenait de la première voiture à moteur sur la rue menant à la jetée vers le phare du Grau d'Agde, et nous racontait qu'un cheval s'était emballé de peur ce jour là.

Elle a eu une vie de travaux difficiles dans sa jeunesse : vendangeuse, et aide soignante dans les hôpitaux. Elle y faisait aussi des lessives et en avait gardé des mains à la peau abîmée mais terriblement douce.

Ma grand-mère ne parlait pas de la guerre, disant qu'il avait fallu la faire, mais qu'il n'y avait pas lieu de s'en glorifier. Elle a été fiancée une première fois, avec un Catalan, qui est mort lors de la grande épidémie de grippe espagnole, en 1918.

Elle s'est mariée avec Ernest Galtier, mon grand-père, au début des années 20 et mon père est né le 26 janvier 1923. Son mari était savetier, mais des problèmes de santé l'ont obligé à se reconvertir. Elle est donc devenue épouse de policier municipal.

En 1940, Ernest est parti travailler un matin, et le soir, on l'a ramené à la maison, mort, sur un brancard, crise cardiaque. Ma grand-mère a porté le noir, comme les femmes du sud, tout le reste de sa vie. Elle parlait toujours de lui en disant « mon pauvre mari ».

La même année, elle a momentanément perdu son fils unique qui s'est engagé dans l'armée d'Afrique, et pendant trois ans, elle n'a pas eu de ses nouvelles. À la fin de la guerre, il est revenu la voir au pays, lors de sa première permission. Entre temps, il avait été blessé et soigné à l'hôpital d'Alençon, où il avait rencontré ma mère, visiteuse de blessés à l'hôpital.

Quand ma sœur est née, ma grand-mère a accepté de « s'exiler » à Alençon, pour permettre à nos deux parents de pouvoir travailler, afin que nous puissions avoir une vie plus confortable, même si l'argent ne coulait pas à flots. Elle a donc vécu avec nous, mes parents et leurs quatre enfants, trois filles puis un garçon. Comme elle ne voulait pas être complètement dépendante de mes parents, elle gardait aussi des enfants chez nous, un à la fois, pour pouvoir s'occuper de la maison et de nous.

Quand elle était fâchée, elle parlait en occitan, et nous savions que ce n'était pas bon pour nous... mais elle ne nous a jamais frappés, même si quand elle faisait la lessive et que nous faisons des bêtises elle nous disait de faire attention, qu'elle avait les mains mouillées. Mais nous n'avons compris que bien plus tard que c'était parce qu'une claque avec les mains mouillées faisait plus mal qu'avec des mains sèches.

Il y avait des mots qu'elle ne disait qu'en occitan. Par exemple, elle ne disait pas « le tisonnier du poêle à charbon » mais le « *brasucat* » et nous n'avons appris l'autre mot qu'à l'école.



Marie Azam,  
jeune fille



Avec sa mère et ses  
deux jeunes sœurs



Avec son petit-fils



Avec ses  
trois petites-filles  
et une autre enfant

L'occitan n'était pas que la langue de la colère, puisqu'elle nous chantait aussi des chansons. Je me rappelle surtout d'« *Adiou pavre carnaval* ».

En français, elle appelait une belle petite fille « une belle petite garce », ce qui lui attirait de drôles de regards...

Elle nous faisait la cuisine et tous les camarades trouvaient étrange de manger des calamars à la tomate ou des moules farcies.

Chaque année, nous « descendions » dans le midi pour les vacances. Au début, ma grand-mère y emmenait en train ma sœur aînée pour les vacances d'été et mes parents l'y rejoignaient pour leurs congés. Puis quand je suis née, nous descendions tous ensemble, d'abord en train puis, vers mes dix ans, en voiture. Ma grand-mère détestait la voiture : je la revois, les bras croisés sous la poitrine pendant tout le voyage, qui durait dix-sept heures.

Arrivés à Agde, quand nous logions encore chez ma tante Françoise, chaque matin, j'allais avec « Mamée » au marché couvert. Sur le chemin, elle parlait avec ses vieilles amies de là-bas. En arrivant au marché, elle m'achetait une part de fougasse aux olives.

Année après année, il y avait de moins en moins d'amies avec qui parler. Et un été, elle a refusé de descendre avec nous, disant qu'elles étaient toute mortes.

Chacun d'entre nous avait une relation différente avec elle. Mais je me souviens avoir passé beaucoup de temps avec elle à la maison, dans mon enfance et mon adolescence, elle me parlait souvent de sa jeunesse et de son « pauvre mari » et savait garder mes secrets.

C'était une femme forte qui ne mâchait pas ses mots. Mais elle était tendre aussi.

Quand elle est morte, un vide s'est installé, jamais comblé, sinon par les berceuses que je chante maintenant à mes petits-enfants, celles qu'elle nous chantait.

